Perspective

Actualité en histoire de l'art

2 | 2016

Bibliothèques

Naissance des collections et des bibliothèques

Antoinette Le Normand-Romain et Alain Schnapp

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/6689>

DOI : 10.4000/perspective.6689

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 5-10

ISBN : 9782917902325

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Antoinette Le Normand-Romain et Alain Schnapp, « Naissance des collections et des bibliothèques », *Perspective* [En ligne], 2 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2017, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/6689> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.6689>

Naissance des collections et des bibliothèques

**Antoinette Le Normand-Romain
et Alain Schnapp**

Aussi loin que nous considérons l'histoire des sociétés lettrées et quels que soient les supports d'écriture qu'elles utilisaient, la question de la transmission se pose. Qui veut peser sur le présent et anticiper le futur doit prendre acte du passé, de ses traditions et des connaissances acquises. Pendant des millénaires, la tradition orale était l'unique moyen d'assurer cette transmission de générations en générations. L'invention de l'écriture au Proche-Orient ancien a changé la donne. Inscrits sur des tablettes de terre crue ou des métaux précieux, sur des monuments ou sur des *papyri*, les messages et les savoirs du passé sont un des outils du bon gouvernement des choses et des êtres. En langue assyrienne, le passé est un mot qui signifie « ce qui est devant nous » et le futur « ce qui est derrière nous ». Le poids de la tradition et le prestige des coutumes et des pratiques anciennes s'imposent à tous, le futur ne peut être affronté qu'après s'être mesuré avec le passé.

Si ce dernier est aussi prégnant, il faut bien le déchiffrer. Les scribes de la Mésopotamie comme de l'Égypte ancienne doivent maîtriser les écritures archaïques, ils les interprètent et parfois les traduisent, car au fil du temps, les pratiques du langage et de l'écrit évoluent. Pour cela il est nécessaire d'organiser l'administration et la pérennité des savoirs en ayant recours à des apprentissages complexes. Il importe surtout de gérer les supports d'informations, toujours plus nombreux, venus des temps anciens. La bibliothèque, au sens de lieu où sont conservés les livres, est un mot grec qui signifie « la boîte à livres », mais elle est née en Mésopotamie et en Égypte. Prêtres et scribes aménagent des espaces où les tablettes et les *papyri* sont conservés pour être étudiés, inlassablement recopiés, et réutilisés pour répondre aux nécessités du culte, de l'administration des sanctuaires et des politiques royales. On conserve dans des lieux dédiés, dans les palais et sanctuaires, autant de documents écrits que d'objets précieux et d'instruments rituels. On se doit de les posséder en tant que sources de prestige. C'est dire que le désir de savoir des rois est aussi une volonté de faire savoir, d'accumuler les instruments de connaissances et les objets précieux, symboles de la puissance du souverain. Dès les débuts existe donc une sorte de pacte établi par les rois et les scribes, qui associe collections royales et tradition écrite.

Les palais somptueux, les collections d'objets rares sont une des marques de la royauté mésopotamienne. Et tout cela ne pourrait pas être réuni, ni géré, sans le travail des scribes. Pour ceux-ci et bien sûr pour sa gloire propre, le roi – comme ses contemporains égyptiens – a besoin d'archives et de bibliothèques. Nous sommes ainsi relativement bien informés sur les bibliothèques royales de la période néo-babylonienne. Le roi Assurbanipal se flattait d'être aussi savant que ses scribes. Sa bibliothèque de Ninive contenait plus de 5 000 tablettes

dont certaines étaient vieilles de six cents ans. Les tablettes étaient protégées par des figures apotropaïques, les *apkallus* ou « sages », qui veillaient sur leur contenu. Les travaux récents révèlent la passion bibliomane des rois de l'empire assyrien, leur volonté de préserver leur héritage culturel et de contribuer à la synthèse entre Sumer et le monde assyrien. Les bibliothèques d'Assurbanipal telles que nous pouvons les reconstituer s'enrichissent au fur et à mesure de son influence. Une riche collection de tablettes vient ainsi rejoindre le fonds juste après 648, date à laquelle Assurbanipal renverse son frère Shamash-shun-ukin et prend le contrôle de la Babylonie¹. Comme la collection d'objets rares, comme la récolte d'antiquités, le développement d'une bibliothèque devient un enjeu politico-religieux qu'exprime à la perfection une tablette d'Assurbanipal :

Je suis Assurbanipal, roi de l'Univers, roi d'Assyrie, que Nanu et Tashmetum ont doué d'une vaste intelligence, qui a su acquérir une finesse pénétrante pour les arcanes les plus cachées du savoir érudit, matière dont aucun de mes prédécesseurs parmi les rois n'avaient eu la moindre intelligence. J'ai écrit sur les tablettes la sagesse de Nabu, j'ai imprimé chacun des signes cunéiformes, je les ai contrôlés et collationnés. Je les ai placés pour le futur dans la bibliothèque du temple de mon maître Nabu, le grand seigneur, à Ninive, pour ma vie et le bien de mon âme, pour éviter la maladie et pour soutenir les fondations de mon trône royal. Ô Nabu, regarde avec joie, et bénis mon règne pour toujours ! Quand je traverse ta maison, garde toujours un œil sur mes pas. Quand ce travail est déposé dans ta maison et placé en ta présence, regarde-le et rappelle-toi de moi avec faveur².

Le désir d'érudition, la volonté de maîtriser les complexes savoirs des scribes devient à la période néo-assyrienne une part même de l'identité royale. Le roi, pour être pleinement efficace, doit se faire scribe lui-même, approcher le dieu au plus près de son mystère en démontrant l'étendue de ses connaissances. Le texte des tablettes est une offrande qui, d'une certaine façon, entre en concurrence avec les trésors les plus rares, les objets les plus raffinés. Le roi est un « dispensateur de présents » qui s'inquiète de la pérennité de ses collections et qui les place sous la protection directe du dieu. La piété des néo-assyriens se veut un acte raisonné, un souci formaliste de la tradition, une volonté quasi obsessionnelle d'assurer la transmission des savoirs du passé.

Il en va autrement en Égypte. Des indices de dépôts de documents apparaissent, certes, durant l'ancien Empire. Dans l'une des tombes de Gizeh (XXVI^e – XXV^e siècles), le propriétaire excipe du titre suivant : « Prêtre en charge de la lecture préposé à l'écriture secrète de la Maison des livres sacrés. » Ces livres et les bâtiments qui les abritent ne sont pas à la portée de tout le monde, leur sacralité même en fait des objets de mystère, selon un papyrus de la XIX^e dynastie : « La Maison des livres est secrète, elle ne doit pas être vue³. »

Des « bibliothèques » nous sont connues par des inscriptions murales, comme la fameuse « Maison des livres » dans le temple d'Edfou qui remonte à la période hellénistique et romaine. Sur les murs de cette salle se trouve la liste des écrits qui y étaient conservés⁴. À Philae à la même époque une inscription dit de même : « Ceci est la Maison des livres [...] tous les livres sont à l'intérieur [...] de toute la Maison de vie. Et aussi le plan de canton sur un document de pur cuir et tous les commandements du roi⁵. »

On a voulu voir dans les « maisons de vie » des écoles, voire des sortes d'universités. Alan Gardiner, qui a consacré un long essai à cette question, est réservé⁶. La mention « maison de vie » apparaît avec le règne de Sésostriis, mais elle n'est vraiment intelligible qu'avec la XVIII^e dynastie (XVI^e siècle av. J. C.). À El-Amarna, des briques portant l'inscription « chambre de vie » ont été découvertes dans deux constructions qui se trouvent à 400 mètres du grand temple, et à 100 mètres d'un petit sanctuaire et d'une résidence royale qui font partie du palais. La « maison de vie » est toute proche d'un autre bâtiment appelé, au témoignage

des briques inscrites : « le lieu de la correspondance du pharaon ». Sur un document de la XIX^e dynastie, nous voyons apparaître, dans une tombe de Thèbes qui date du règne de Ramsès II, la fonction de « scribe des livres sacrés dans la Maison d'Amon⁷ ». Il s'agit de la tombe d'un certain Amenwashu qui décline ses nombreux titres et insiste sur le fait qu'il est un « scribe qui a écrit les Annales des dieux et des déesses dans la maison de vie » ; il conclut l'inscription par la formule : « Cette inscription a été écrite dans cette tombe par le scribe de la Maison de vie Amenwashu avec ses propres doigts⁸. » La redondance des titres ne doit pas nous cacher le caractère incertain de cette fonction. Le témoignage est cependant intéressant puisqu'il atteste la relation entre l'idée d'annales, d'écritures des événements et la fonction lettrée, exercée dans ce lieu particulier qu'est la « maison de vie ». Les documents de ce genre sont cependant assez rares. Dans certains cas ils exaltent la piété des pharaons qui, comme Ramsès III, s'en vont chercher « les [annales] de Thot qui sont dans la Maison de vie⁹ ». Quand Ramsès IV fait édifier un monument pour commémorer sa victoire à Hammamat c'est à une commission de trois personnes, dont le scribe de la Maison de vie, Ramesseoshehab, qu'il confie le soin d'examiner les monuments déjà édifiés et de choisir avec soin le site du nouveau. Au fil des inscriptions, la Maison de vie apparaît bien comme un lieu de savoir, moins une école au sens où nous l'entendons, mais un endroit où les livres les plus sacrés sont composés. Les prêtres qui en sont membres sont des lettrés par excellence mais leur fonction est avant tout religieuse, comme le montre l'un des rares passages consacrés aux « maisons de vie » dans un papyrus du British Museum qui date de l'époque gréco-romaine¹⁰.

Entre ces proto-bibliothèques et celles du monde hellénistique et romain il y a un gouffre, qu'incarne le projet de bibliothèque de tous les savoirs fondé par les Lagides à Alexandrie : la connaissance et les arts s'insèrent dans les institutions de la cité¹¹. Le souverain qui bâtit le « musée » fait de la bibliothèque et des collections qui la constituent un lieu qui attire la curiosité universelle des savants et des érudits. La proximité qui existe entre les collections de textes et d'objets du Proche-Orient ancien et celles du monde classique n'est pas sans intérêt pour qui entend penser la relation entre l'histoire de l'art et les livres. À l'aube des pratiques érudites, le lien entre le support – tablette, papyrus, monument – et l'écriture elle-même est proprement ontologique. Les textes doivent être protégés et conservés tout comme les statues, les objets précieux et les monuments qui attestent la splendeur du souverain et le savoir de ses scribes ; les uns ne vont pas sans les autres. Le grand défi de nos modernes bibliothèques et de leur rapport avec les musées est de retrouver cette connivence perdue. C'est d'une certaine manière le rêve de Jacques Doucet quand il imagine sa bibliothèque.

Tel Assurbanipal, désireux de pénétrer dans « les arcanes les plus cachées du savoir érudit, matière dont aucun de [ses] prédécesseurs parmi les rois n'avaient eu la moindre intelligence », Jacques Doucet décida de mettre à la disposition des chercheurs la bibliothèque qui était le prolongement naturel de ses collections : il avait su comprendre en effet que les spécialistes auxquels il faisait appel pour étudier celles-ci devaient pouvoir disposer de ressources qui manquaient cruellement alors. « Quel est l'archéologue ou l'historien de l'art qui ne doit rien à la Bibliothèque ? », déclarait André Joubin nommé conservateur lors de la donation à l'université de Paris, après avoir rappelé « l'indigence des bibliothèques de l'École normale ou de la Sorbonne, aux environs de 1890¹² ». Au lieu de vouloir pérenniser sa collection, Doucet préféra donc assurer la survie des deux bibliothèques qu'il avait créées en les donnant, l'une après l'autre, à l'Université de Paris. Sans même parler de la générosité du geste, il s'agit là d'une démarche totalement novatrice : jamais encore un collectionneur d'une telle envergure n'avait imaginé de se mettre lui-même en retrait et de faire porter son effort sur l'aide à la recherche.

Il se situait ainsi dans le peloton de tête d'un élan qui donna naissance aux grandes bibliothèques d'histoire de l'art en Europe et aux États-Unis. Venant après celle du Kunsthistorisches Institut de Florence (1897), la Bibliothèque d'art et d'archéologie, dont on peut

situer les débuts vers 1905, est assez proche dans sa conception des bibliothèques créées par Henriette Herz à Rome, et Henry Clay Frick et sa fille Helen à New York (respectivement ouvertes en 1913 et 1920), l'institution parisienne ayant toutefois une dimension universelle (toutes les formes d'art, tous les pays...) que n'avaient pas celles-ci. Elle est en revanche très différente de celle que constitua Aby Warburg, né la même année que Doucet. Celle-ci porte structurellement l'empreinte de la vision transdisciplinaire de son créateur. Doucet, lui, restait fidèle à une conception monographique plus traditionnelle fondée sur la juxtaposition des sources écrites et des images dont l'importance ne lui avait pas échappé. Sur le modèle italien, l'histoire de l'art en France, appuyée sur les musées, avait pour objectif l'étude approfondie des œuvres afin de construire des corpus, définir des personnalités artistiques, donner un panorama des mouvements stylistiques qui se sont succédé. Il sut comprendre – et c'est là où son action fut la plus novatrice – qu'il était nécessaire d'étendre la documentation à des sources telles que les correspondances, les journaux intimes et les livres de compte, ou encore les livrets de salons et les catalogues de vente, annotés dans la mesure du possible, auxquels s'ajoutèrent les recueils d'estampes en tous genres, les cahiers de modèles, les traités d'architecture ou autres, les livres de fête, etc., sans négliger la photographie. La photothèque créée en 1912 continua à se développer après 1918 grâce à la complicité d'Helen Frick en particulier, mais devint un fonds mort après le transfert rue Michelet en 1935 tandis que, à Londres, la collection de reproductions d'œuvres d'art, de peintures et de dessins surtout, constituée, toujours à la même époque, par Robert et Mary Witt et donnée au Courtauld Institute of Art en 1952, prenait un essor considérable et devenait une ressource essentielle pour les historiens de l'art. Doucet se préoccupa également de fournir des outils bibliographiques, créant le *Répertoire d'art et d'archéologie* en 1910.

Anne-Élisabeth Buxtorf rappelle plus loin les vicissitudes que connut la Bibliothèque d'art et d'archéologie après 1918, et la longue histoire de sa renaissance, ces années semées de difficultés au terme desquelles son destin se lia étroitement à celui de l'INHA. Certes la bibliothèque Doucet représente pour l'institut un atout considérable : elle est l'un des fondements de sa légitimité, car elle ancre les chercheurs dans une tradition profondément enracinée en France. Mais l'inverse est tout aussi vrai : l'impulsion donnée par la création de l'INHA a permis d'y intégrer le fonds de la Bibliothèque centrale des musées nationaux, très complémentaire, ainsi que de disposer de moyens bien plus considérables. Il a surtout eu pour conséquence que soit posée à nouveau la question de sa définition qui n'est autre, en réalité, que celle du domaine de l'histoire de l'art. Celui-ci s'est considérablement élargi, prenons-en comme témoin à la fois l'exposition *Made in Algeria. Généalogie d'un territoire* au MuCEM à Marseille (janvier – mai 2016) et la publication du volume *Histoires sociales de l'art. Une anthologie critique* (Paris, 2016) qui relèvent de partis, nouveau pour l'un, longtemps rejeté en France pour l'autre, qui transforment soit la création artistique elle-même, soit l'interprétation que l'on peut en proposer. L'arrivée d'un nouveau directeur à la tête de l'établissement, Éric de Chassey, ne peut que contribuer à cet élargissement, grâce à l'élan personnel qu'il saura donner.

Par essence, l'INHA est ouvert à une pratique de l'histoire de l'art qui n'exclut aucune approche. Pour sa bibliothèque, c'est une nouvelle dimension à intégrer : elle devrait être facilitée par le voisinage des départements spécialisés de la Bibliothèque nationale de France et peut-être aussi par l'influence d'un public porteur de nouvelles attentes. Au service des lecteurs, comme l'avait voulu Doucet, leur donnant librement accès à ses collections et les faisant bénéficier de toutes les avancées de la technique moderne, jouissant d'un emplacement privilégié entre tous puisqu'elle occupe la célèbre salle de lecture et le magasin conçus par Henri Labrousse pour la Bibliothèque nationale, la nouvelle bibliothèque apparaît comme un pion essentiel du positionnement de l'histoire de l'art en France vis-à-vis de la communauté internationale.

1. Allison K. Thomason, *Luxury and Legitimation. Royal Collecting in Ancient Mesopotamia*, Aldershot, 2005, p. 205.
2. Thomason, 2005, citée n. 1, p. 202.
3. Günter Burkard, « Bibliotheken im alten Ägypten », dans *Bibliothek, Forschung und Praxis*, IV, 1980, p. 79-115, p. 87.
4. Burkard, 1980, cité n. 3, p. 85 ; Émile Chassinat, *Le temple d'Edfou*, fasc. 3, Le Caire, 1928, p. 359-351.
5. Burkard, 1980, cité n. 3, p. 85.
6. Alan H. Gardiner, « The House of Life », dans *Journal of Egyptian Archaeology*, 24, 2, 1938, p. 157-179. Voir aussi Burkard, 1980, cité n. 3, p. 93-94.
7. Gardiner, 1938, cité n. 6, p. 161.
8. Gardiner, 1938, cité n. 6, p. 161.
9. Gardiner, 1938, cité n. 6, p. 162.
10. Gardiner, 1938, cité n. 6, p. 167.
11. Christian Jacob, « Alexandrie, III^e siècle avant Jésus-Christ », dans *idem, Les lieux de savoir, espaces et communautés*, Paris, 2007, p. 1120-1145.
12. André Joubin, « Jacques Doucet, 1853-1929 », dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} semestre 1930, p. 78.